

Les St-Laurent aiment, certes, à faire du *brut* aux processions avec leur fusil. Tous les Wallons aiment à faire du *brut* ! Mais le Beaumontois n'en est pas moins paisible comme ses campagnes, et comme le ciel wallon qui emplit ses yeux de sa douceur quand il jette ses flèches dans l'azur.

On comprend que l'Auvergnat de la légende, celui-là même qui fit porter sa hotte par Charles-Quint, se soit écrié en face du gibet :

Beaumont, ville de malheur
Arrivé à midi, pendu à une heure !

Mais qu'avait-il besoin de ridiculiser ainsi le futur empereur que Dona Sol eût pu rencontrer en cet état ?

Au contraire, Beaumont qui n'est ni potinière, ni cancanière : Beaumont, avec sa situation pittoresque, ses promenades joliettes vers le Temple et vers le château où la *Tour d'amour* est si suggestive, tandis que la *Tour Salmande* dominant les villages au doux nom : Vergnies, Renlies, Leugnies, Barbançon, Thirimont et le Val, montre de son sommet, à trois kilomètres à peine, les frontières aimées de France : Beaumont enfin avec ses confréries, ses concerts et sa grâce champêtre, est bien une oasis attachante qui fait cantilèner au passant, dans du rêve :

Beaumont bâti sus roc
N' queurt ni si long qu'on n'i ratrote.

JULES SOTTIAUX.

Extraits inédits de *L'originalité Wallonne*, à paraître.

Les deux photographies qui accompagnent cet article ont paru originairement dans le *Panorama de la Belgique*, une luxueuse publication, brillamment illustrée, éditée par la Touring-Club de Belgique à l'occasion de l'Exposition de Liège. (Voy. *Wallonia* XIII, p. 212). La livraison relative au Hainaut, qui contient une centaine d'illustrations, coûte 1 fr. 50. L'ouvrage complet, 12 fascicules : 18 fr. Adresse : Touring-Club, rue Royale, Bruxelles.



Notule

sur l'Art des Graveurs liégeois
et les Conditions morales de son Développement.

En parlant de l'admirable MARÉCHAL, M. NEUVILLE rappelait, ici même (1), nos grands graveurs : SUAVIUS, DÈBRY, VALDOR, VARIN, NATALIS, les DEMARTEAU, F. ROPS, RASSENFOSSE... et il touchait d'un trait délicat et subtil à la philosophie de l'histoire, lorsqu'il expliquait pour quelles raisons notre école fut, de longue date, moins riche en peintres qu'en dessinateurs.

Le problème est intéressant, d'autant plus qu'il est encore neuf. Je voudrais, en simple amateur, chercher à en définir l'un ou l'autre côté.

Les artistes ne savent eux-mêmes que penser de ce problème des couleurs. Alexandre MARCETTE, ce mariniste au coloris éloquent, né à Spa d'un père qui possédait un joli talent de peintre, parle ainsi à M. Sander PIERRON : « Il est malheureux pour un peintre d'être né Wallon. Les Flamands, eux, ont l'œil coloriste en l'ouvrant pour la première fois sur leur pays... Nous autres, nous avons besoin de toute une éducation pour pénétrer notre prunelle de la splendeur harmonieuse de notre nature. Et pourtant, par une singulière ironie, ces grands coloristes appelés DUBOIS, ROPS, ARTAN, BOULANGER sont de Namur, du Brabant wallon et de Tournai... Et VAN BEERS et DE KEYSER naquirent à Anvers (2) ».

Parmi les causes qui favorisèrent cette prépondérance du burin sur les pinceaux, nos historiens ont signalé la rareté des grandes richesses, qui obligea les peintres liégeois à s'occuper d'un art plus accessible aux fortunes médiocres : je n'insisterai pas sur cette explication dont la valeur me paraît très réelle et, avec les lacunes de notre éducation, rendre compte de notre histoire.

Mais ils ont aussi parlé de nos paysages, noyés dans une couleur grise dont les dégradations insensibles nous privent des fortes joies lumineuses, et je ne puis croire que ce fait ait une pareille importance.

On ne prétend sans doute pas que la toile refuse de traduire le charme de nos vallées : ce serait nier trop de faits, et, du reste, l'artiste ne copie point la nature, il l'interprète et il peut donner une couleur pompeuse au plus terne paysage.

La thèse des critiques doit être plus restreinte et plus solide : ils se bornent, je crois, à penser que l'éducation de l'œil ne se fait pas chez nous, parce que, dès l'enfance, notre vision est appliquée à des

(1) *Wallonia*, janvier 1906, p. 8 et 10.

(2) Sander PIERRON, *Portraits d'artistes*, Bruxelles, Havermans, 1905.

jeux de lumière trop complexes — de même, un enseignement dès l'abord trop difficile décourage l'esprit. En sorte que si des peintres peuvent rêver chez nous, ils ne s'y formeraient pas.

Ainsi diminuée, la théorie requiert encore une atténuation. Il suffit pour la repousser de voir combien de flâneurs, au long de la Meuse, s'oublent à contempler nos crêpeuses rehaussées de fumées sombres; quel spectacle noir et rouge que celui de nos usines! quelles couleurs! Une âme tragique y trouverait son aliment.

En éveillant d'abord sur ces aspects les jeunes attentions, l'éducateur n'habituerait-il pas l'œil aux subtilités des colorations wallonnes?

Ce qui nous empêche de le tenter, c'est peut-être le manque de pédagogie. C'est peut-être aussi que nous n'avons plus l'âme tragique. Les événements les plus futiles portent la trace de notre faiblesse. Je me rappelle avoir vu une tortejada exécuter une de ces marches héroïques et pompeuses où triomphent les Espagnoles; elle se campa fièrement, il y eut dans le public des rires contraints, nerveux, et elle attendit... La sensation que la danse voulait provoquer était trop impérieuse, et, pour s'y dérober, les plus attentifs essayaient de rire. Nous craignons en beaucoup trop de choses les fortes émotions; nous les craignons, alors même qu'il s'agit de jeu...

Et pourtant nous ne sommes point le peuple rêveur, inapte à l'action que certains ont prétendu; nous sommes plutôt pareils à des gens intimidés et défranchis, tels des enfants tenus de trop près, gauches et parfois brusques, lorsqu'ils se réveillent, tels des élèves à qui l'on a parlé avec trop d'ouïe et qui n'ont plus confiance en eux. Si le défaut nous était originaire, au lieu de résulter de circonstances presque évanouies, la peinture nous resterait un art difficile, peu adapté à notre nature. Mais il n'en est rien: la vie et l'éducation pourront refaire en nous ce qu'elles y ont défilé.

Je soutiens donc que la vallée mosane se prête à l'étude du coloris. Oserai-je ajouter, au risque de contredire les hommes du métier, qu'elle ne détermine pas, d'une façon particulière, la vocation d'un dessinateur? Notre atmosphère n'est point légère et transparente, d'insaisissables vapeurs atténuent les arêtes de nos coteaux, des teintes assourdies estompent les reliefs de nos plaines, les poussières errantes qui flottent autour des hauts-fourneaux, des fonderies, des laminoirs, des usines, des charbonnages, auprès des terrils, enlèvent aux objets de leur netteté. Le paysage devient plus vague, s'agrandit, se poétise. Est ce là une condition de nature à créer le sens de la ligne et du contour précis? Quelle différence entre notre terre et l'Italie, la Grèce, l'Orient, la haute montagne, où tout est dessiné!

On en arrive bien malgré soi à heurter l'opinion commune. Plusieurs critiques affirment que notre pays ne peut donner l'essor à une école de peinture, faute d'un ciel riche en couleurs. Et nous eûmes de grands coloristes, les créateurs du paysage: BLES et PATENIER, notre Lambert LOMBARD, DE LAIRESSE, LA FABRIQUE, DEFRANCE... sans arriver aux modernes.

C'est l'éducation de l'œil, seule, qui est malaisée chez nous. Une pédagogie inventive y trouverait remède. Pourquoi ne suffirait-il pas de signaler aux commençants les heures où le jour palpote sous l'oppression de la nuit? C'est un débat grandiose et bien coloré. Pourquoi ne suffirait-il pas d'arrêter les débutants sur le spectacle de triomphe et d'écrasement que donnent nos milliers d'usines? Affaire aussi de sentiment personnel, de hardiesse dans le regard et dans le cœur.

Bien entendu, il ne s'agit que de ce coin de terre où vivent les Liégeois. Il faudrait émettre d'autres considérations sur les autres provinces de Wallonie. Depuis Tournai, patrie de Roger DELE PASTURE, jusqu'à la frontière allemande, le pays change plusieurs fois d'aspect. Et il y aurait lieu d'étudier si, à mesure que nous approchons de la Prusse, nous ne trouvons pas une école de peintres dont le coloris voisine de plus en plus avec celui de Dusseldorf et de Cologne? La recherche mériterait de tenter un érudit.

D'autre part, l'aspect de notre sol ne semble pas orienter l'inspiration vers le dessin plutôt que vers la peinture. Faut-il donc attribuer à une défaillance du sentiment — que l'on pardonne à un barbare de le dire si mal! — et à des conditions sociales particulières le développement disproportionné de nos deux écoles?

Le savant, à la fois artiste et philosophe, répondra. Mais encore, le sacrifice que firent nos artistes en renouçant à la palette pour buriner la pierre, leur fut-il douloureux? ne s'harmonisait-il point à une sensibilité intime, à la culture de notre âme liégeoise?

Le Liégeois, nous dit-on, est frondeur et sensible, qualités qui se nuisent. Poète, il colore ses rêves de nuances discrètes et charmantes. Railleur, il craint de se livrer, d'offrir prise à l'ironie. Sa chanson est une cascade de rires et quand elle s'attendrit, l'émotion va toujours au-delà des paroles.

Les formes d'art qui lui plairont le mieux seront celles où il définira le moins son émotion personnelle. Ce sera la musique, poésie sans paroles, plutôt que les belles-lettres, la sculpture et la gravure de préférence au tableau.

Et, en effet, la peinture traduit sans réserve tout ce qui peut l'être, des émotions visuelles; elle l'affiche et en exagère l'éclat,

elle fait valoir tous les jeux du soleil. Le peintre ne réserve pour lui rien de ce qu'il a éprouvé. L'eau-forte traduit bien autant : mais avec plus de discrétion. Le sentiment n'y est pas proclamé, il est dit par une voix concentrée, l'expression en est plus poignante. La joie payenne ne s'y épanouit pas à l'aise, la volupté en est bannie, l'homme trahit moins apparemment ses tendresses et ses caresses, il met plus de retenue à avouer l'emprise d'une passion sur son cœur. Et s'il est vrai que notre âme s'effarouche entre la sensibilité et la raillerie, l'efflorescence de nos générations d'aquafortistes est un fait concordant. Le dessin n'est-il pas l'art essentiel de l'ironiste ?

En gravissant une tourelle percée d'embrasures, on découvre, à chaque marche d'escalier, un coin nouveau du panorama ; cette impression devient du découragement quand il s'agit d'entrevoir les sentiments humains. Je voudrais ajouter encore un mot : l'art du noir et blanc est plus grave que celui des couleurs ; il annonce des goûts plus simples, et il concorde avec la fermeté du sentiment. N'y aurait-il point là un indice que la futilité et l'indolence du peuple sont chez nous le fruit de circonstances qui ont déformé notre caractère ? Je livre la supposition aux connaisseurs d'âmes.

L'habileté manuelle de nos artisans contribua, avec leurs dispositions morales, au développement de la gravure. Les industries qui requièrent la subtilité des mains furent toujours florissantes sur notre bonne terre. Dès longtemps, la fabrication des armes nous valut un reflet de gloire : au moyen-âge, une chanson flamande vantait un brave « fidèle comme la lame d'un poignard de Liège ». Récemment, nous vîmes des ateliers porter à une haute perfection, du jour au lendemain, la production des bicyclettes, et celle des automobiles est assez avancée. Nos ouvriers naissent mécaniciens. L'homme du peuple naît violoniste, apte à cet art de l'archet, subtil entre tous ceux de la musique ; je n'oserais rappeler ici VIEUXTEMPS, ISAYE, THOMSON, SERVAIS, GÉRARDY et une centaine d'autres... Il se déploie, en ces occupations, des trésors d'habileté manuelle, d'ingéniosité mécanique, de finesse de toucher.

Le peuple qui s'y adonna éprouvait le besoin de dépenser une habileté, une ingéniosité, une finesse de tact. Et n'a-t-il pu éprouver le désir de cultiver celui des arts plastiques qui requiert la plus grande application et les doigts les plus légers ?

Je laisse à de plus compétents le soin de peser ces remarques : l'âme est une valeur infiniment complexe, et sur la moindre de ses manifestations, il y a beaucoup à dire, beaucoup à penser au-delà de ce que nous écrivons.

FERNAND MALLIEUX.



DOCUMENTS ET NOTICES

Notes de Folklore de Douai



RENCONTRER dans d'anciens auteurs des souvenirs sur les coutumes d'une localité est un fait trop peu commun pour ne pas en tirer parti. Un Hollandais, Arnold van Buchel, qui séjourna à l'Université de Douai, du 11 mars 1584 au 28 juin 1585, a laissé un journal dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht. Le baron DE WARENGHIEN a publié dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai*, la traduction du journal relative à cette ville ; le manuscrit est en latin. Nous y empruntons les souvenirs suivants sur des coutumes en usage à Douai à la fin du XVI^e siècle :

1. Le 8 septembre 1584 « eût lieu la dédicace de notre rue ou quartier des Gisans. Il est d'usage, à Douai, que chaque quartier ait un patron ou une patronne tutélaire (comme autrefois les païens eurent leurs Dieux Pénates ou génies) à qui ils confient la sauvegarde du lieu ; puis ils organisent un banquet public à l'aide de viandes et de fruits recueillis par voie de contribution volontaire ».

2. Le 24 septembre « commence le grand marché de Douai. Au milieu de la place un mat est érigé pendant dix-huit jours, et durant ce temps, nul ne peut être arrêté pour dettes dans ce franc marché ».

3. Le 29 décembre. « Le Sabbath des Juifs, le jour de Saturne des Païens, est par nous consacré à la Sainte Vierge, mère du Sauveur. Les Douaisiens mangent de la viande à partir de cette date, jusqu'à la fête de la Purification. Ce privilège leur a été accordé par le pape, parce que leur cathédrale est consacrée à la Sainte Vierge. Les Douaisiens dépendaient de l'Evêché d'Arras ».

4. 1585. « Le dernier jour de Carnaval, les Douaisiens se livrent, sur la place qui s'appelle « le Barbet », au jeu suivant : Une grosse balle du diamètre de quatre doigts est lancée sur la place. Les joueurs qui sont des portetaix, ou du bas peuple, s'efforcent de la porter dans une maison désignée d'avance. Ils sont frappés à mains plates jusqu'à ce qu'ils la lâchent et la lancent au milieu de la place. Elle est aussitôt relevée par d'autres. Le vainqueur reçoit une récompense ».

5. « Pour la S'-Jean, les Douaisiens allument des feux de joie au milieu des rues. Ils forment des bottes d'herbes vertes qu'ils jettent au milieu des flammes.

» En agissant ainsi, ils ont plus d'un objet en vue, et surtout celui de chasser les esprits malins. Le lendemain est la fête des orfèvres dont le patron est Saint Eloi ou Elogidius, dont ils prétendent avoir le marteau. Ils en frappent des chevaux, après leur avoir fait faire trois fois le tour du cimetière, afin de les guérir de certaines maladies.

» Les enfants courent aussi, à travers la ville, avec des torches ; ce qui se fait chez nous à la Saint-Martin. L'origine de cette coutume n'est guère connue : Elle vient de l'ancienne Rome, où, pendant la célébration des céréales, on courait de tous côtés avec des torches. Les poètes ont rattaché cet usage à la fable de l'enlèvement de Proserpine, vainement recherchée par sa mère. Plus tard, l'usage fut maintenu pour obtenir la fertilité des campagnes. »

6. Dans cette partie de la Gaule Belgique, pour annoncer un accouchement, on lie une corneille sur la porte de l'accouchée avec un morceau de toile blanche. Si le nouveau né est un garçon, la corneille est couverte en entier ; elle ne l'est qu'à moitié, si c'est une fille.

Il n'est pas permis à l'accouchée de sortir avant six semaines : et alors seulement, elle va à l'église faire ses relevailles ».

7. « Les hommes portent le deuil avec des chapeaux carrés : comme les docteurs, dans les solennités ».

E. M.



Dessin de George KOSTER.

LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

El vîye cinse.

(« Dans la vieille ferme. »)

*I n-aveût-st-ine fiye è Condroz
ine fœrt vîye cinse.*

*C'esteût, à mitan dêt campagne,
on grand rojje batumint qu'aveût
l'air di s' sitâver à solo po vèstchâ-
fer sès teûts et sès meûrs tot plakîs
di mosrès.*

*Et coûr dêt cinse i-n-aveût-in-
ancini, wis' qui les poyes, les canes,
les âves et co traze sôrts di biesses
tchantîl, coril et bréyît à pus fœrt,
totes binâhes dè viquer et d'avu tos
les djoûs a beûre et a magnî sins
mây si fé nôle pônne.*

*At cwène dè stâ dès vatches,
Champagne, on gros neûr tchin,
passève si tims a sondji.*

*Il esteût totîs bin pâhûle. Mins,
quand i moussève on bribeû èl coûr,
ou bin quand l'facteur vineve,
Champagne feve come on demon po
vâyi s' tchinne et cori lzî pot'hi à
stoumac.*

*Mins c'est so l'ancini qu'i feve
drole !*

Il était une fois dans le Condroz
une fort vieille ferme.

C'était, au milieu de la campagne,
un grand bâtiment rouge qui avait
l'air de s'étendre au soleil pour
réchauffer ses toits et ses murs tout
couverts de mousses.

Dans la cour de la ferme, il y avait
un fumier, où les poules, les canes, les
oies et treize sortes de bêtes chan-
taient, couraient et criaient à qui
mieux mieux, tout heureux de vivre
et d'avoir tous les jours à boire et à
manger sans jamais se faire de bile.

Au coin de l'étable des vaches,
Champagne, un gros chien noir,
passait son temps à rêver.

Il était toujours bien coi. Mais,
quand entrait un mendiant dans la
cour, ou bien quand le facteur venait,
Champagne faisait comme un démon
pour arracher sa chaîne et courir lui
sauter à la poitrine.

Mais c'est sur le fumier qu'il faisait
drole !

I-n-aveût la des canes qu'estût totes fieres la qu'èles s'èpât bin nêvi. Eles dimorît todis totes essonle a djâser inte di zêles di bagnes et d'plonkets.

Djo, c'êsteût ine sôrt di djins a n' nin habiter avou!

Eles dimandêt todis del plêve, et êles êstût tot dreût mâles qvancd c'êst qu'on les louquive voter avâ l'coûr, eune po-dri l'aute, come des feumes qui vonst-t-a l'ofrande!

Adon, i-n-aveût li vîs coq d'ine, qui n' diheve mây ine parole, et qui tot l' monde respectere djustumint cåse di çoula.

On d'heve qu'il aveût brâmint studi qvancd 'l êsteût djône.

Çou qu'i-n-a d' sûr, c'êst qui deûs' trêus fîyes li djoû, si tiêsse divneve tote bleûve, têlmint qu'i s' mâvlève, tot seû, sins nole raison.

Onk qui n'êsteût nin fîr, c'êsteût Cadêt, li grand coq bateû, qu'êsteût bicêgne et tot pêlaque sol tiêsse.

Qvancd c'êst qu'i djâsève, c'êsteût todis des Bates wis' qu'il aveût stu, des côps qu'il aveût ramassé, et des coqs qu'il aveût houhi dju.

Il êsteût todis prêt' po raconter qui c'êsteût lu qu'aveût batou po l'prumî côp Napoléyon, li pus fameûs coq del Hesbaye. C'êsteût a ine bate a Fexhe. Lu êsteût rivnou avou in' oûy fou del tiêsse. Mins Napoléyon aveût braît et potchi fou del trêye tot d'sonn'té.

Il aveût bin bon de raconter tot çoula, li grand Cadêt, et de dire qui ç' djoû la, li cinsi, tot fous d' lu, l'aveût bâhi pace qu'il aveût wadjî tot près d' cint pèces sor lu!

(1) C'est-à-dire comme des femmes qui se suivent à la file pour aller à l'autel baiser la patène. Cette cérémonie ne va pas sans une offrande que chaque assistant ou assistante dépose sur un plateau spécialement préparé dans ce but.

Il y avait là des canes qui étaient toutes fieres parce qu'elles savaient bien nager. Elles restaient toujours toutes ensemble à parler entre elles de bains et de plongeurs.

Bref, c'était une sorte de gens à ne pouvoir fréquenter!

Elles demandaient toujours de la pluie, et elles se fâchaient dès qu'on les regardait marcher dans la cour, une derrière l'autre, comme des femmes qui vont à l'offrande (1).

Alors, il y avait le vieux coq d'Inde, qui ne disait jamais un mot, et que tout le monde respectait justement à cause de cela.

On disait qu'il avait beaucoup étudié quand il était jeune.

Ce qui est certain, c'est que deux ou trois fois par jour, sa tête devenait toute bleue, tellement il se fâchait, tout seul, sans nul motif.

Un qui n'était pas fier, c'était Cadet, le grand coq de combat, qui était borgne et tout chauve.

Quand il parlait, c'était toujours des joutes où il avait été, des coups qu'il avait reçus, et des coqs qu'il avait renversés.

Il était toujours prêt à raconter que c'était lui qui avait battu pour la première fois Napoléon, le plus fameux coq de la Hesbaye. C'était à une joute à Fexhe. Lui était revenu avec un œil hors de la tête. Mais Napoléon avait crié et sauté hors de l'enceinte tout ensanglanté.

Il avait bien bon de raconter cela, le grand Cadet, et de dire que ce jour-là, le fermier, tout hors de lui, l'avait baisé, parce qu'il avait parié près de cent écus sur lui!

Mins li grand Cadêt aveût on tourmint : c'êsteût d' veûy qui les coqs d'houy, al plêce di s' bate, passît leû tîmps a dès conçoûrs di tchant.

« Fât-st-assoti ! d'heve-t-i Cadêt, çou qu'on-z-êst-obtulji de veûy ! des coqs se come des pinsons !... Fât-st-assoti, vormint !... »

Mins i n' trovève persone po djâser d' tot çoula avou lu, pace qu'i volève todis vîrer po-z-avu dreût, et qu'i n' polève djâser longtîmps sins s' mâvler et barboter.

A rêze, i n'aveût mây avu qu'on camarade : c'êsteût on gris canârd halê et soûrdaud!

Les poyes et totes lès autès biesses d'avâ l'coûr avît p'tchi de djâser avou l'rossé coq itâliyîn, qu'êsteût si bin-âmé, et qui tchanteve si bin.

Ci-la, de mons, c'êsteût on coq di société, et qui sêpève çou qu' c'êsteût de viquer!

Po l' djâsêdje, il êsteût co pes qu'ine viye covresse. Et d'vins lès conçoûrs wis' qu'il aveût stu, il aveût ramassé saqvants pris avou s' bêle vicès.

Adon, il aveût si bin l' toûr, de mon Diu, avou lès djônès poyes ! I d'heve si bin : « Bondjoû, m' fêye, bondjoû, poyon d'a meun'... » qui totes lès poyètes sintît leû p'tit coûr tot r'moucé!

Qvancd c'êst qui l'itâliyîn potchive sol tamon d'on tchâr po tchanter on boquêt, elles ni potît s' nâhi di l'ôr. Et pol zî fê plaisir, il âveût falou qu'i tchantâhe tote li djoûrnêye sins s' ripwêser.

Totes lès poyes estît sotes di lu. I-n-ava minme eune di zêles qui

Mais le grand Cadet avait un tourment : c'était de voir que les coqs d'à présent, au lieu de se battre, passaient leur temps à des concours de chant.

« C'est violent! disait-il, ce qu'on est obligé de voir! des coqs faire comme des pinsons!... C'est violent, vraiment!... »

Mais il ne trouvait personne pour parler de tout cela avec lui, parce qu'il voulait toujours avoir raison, et qu'il ne pouvait parler longtemps sans se fâcher et bougonner.

Au reste, il n'avait jamais eu qu'un camarade : c'était un gris canard boiteux et sourd!

Les poules et toutes les autres bêtes de la cour préféraient parler avec le roux coq italien, qui était si gentil, et qui chantait si bien.

Celui-là, du moins, c'était un coq de société, et qui savait ce que c'était de vivre!

Pour la conversation, il était pis qu'une vieille couveuse. Et dans les concours où il avait été, il avait recueilli maints prix avec sa belle voix.

Et puis, il était si adroit, mon Dieu! avec les jeunes poules! Il disait si bien : « Bonjour, fille, bonjour, poussin à moi!... » (1) que toutes les poulettes, sentaient leur petit cœur tout remué!

Quand l'italien sautait sur le timon d'un char pour chanter un morceau, elles ne pouvaient se fatiguer de l'entendre. Et pour leur faire plaisir, il aurait dû chanter tout le jour sans repos.

Toutes les poules étaient folles de lui. Il y eut même une d'elles qui se

(1) Poyon « poussin » et poyon d'a meun' « poussin à moi », parole traditionnelle de galanterie que les jeunes gens adressent aux jeunes filles.

*s' mêla de chanter aussi po s' fe
r'marquer. Mins l'cinsi qui l'oya,
et qu'aveût sogne di s' femme,
twércha l' tièsse al pauvre poye et
l' magna po dîner li dimègne d'a-
près còp.*

*On djou, on-z-aprinda ine grande
nocèle.*

*Cadèt l' bateù et l' chanteù ita-
lyin estit tos lès deùs toumes amou-
reus del djône poye di Chine qu'ès-
teût si fière d'avu dès plumes so lès
pates.*

*Po l' chanteù, tot l' monde com-
prendève çoula.*

*Mins po Cadèt! Vis sot, va!...
Totes les canes ni fît pus qui di
s' moquer d' lu, et di s' mète a rire
tot haut qu'and i passève tot près
d' zèles.*

*Li djône poye n'aveût dit avè ni
nèni a nouk dès deùs, et elle aveût
promètou de lzi d'ner response
divant totes lès autès bièsses li di-
mègne d'après.*

*On n'oyève pus djâser qui d' çoula
tot arâ l' cœur. Et on d'heve qui
l' poye fève bin d' ses airs po s' déci-
der, qu'elle aveût totes lès chances,
et qui portant èle ni valève nin mis
qu'ine aute, et patati, et patata...
Enfin, tos messâges di djalos'vèye
qui lès autès poyes tapit fous, pas-
qu'elles estit sûres d'avance qui ci
sèreût li chanteù qui sèret tchûsi,
lu qu'aveût si bin l' tour de dire :
« Bondjou, poyon d'a meun! »*

(1) Allusion à une croyance populaire, qui veut que si la poule chante comme le coq, cela signifie que la femme porte les culottes. Cette croyance est sous-entendue dans ce dicton populaire :

*Poye qui chante,
Vatche qui torèle,
Femme qui hufèle :
Sègnes di quarèle.*

piqua de chanter aussi pour se faire remarquer. Mais le fermier qui l'entendit, et qui avait peur de sa femme¹, tordit le cou à la pauvre poule et la mangea pour dîner le dimanche suivant.

Un jour, on apprit une grande nouvelle.

Cadet le combattant et le chanteur italien étaient tous deux tombés amoureux de la jeune poule de Chine qui était si fière d'avoir des plumes aux pattes.

Quant au chanteur, tout le monde comprenait cela.

Mais Cadet! Vieux fou, va!... Toutes les canes ne firent plus que de se moquer de lui, et de se mettre à rire tout haut quand il passait près d'elles.

La jeune poule n'avait dit oui ni non à nul des deux, et elle avait promis de leur donner réponse, devant toutes les autres bêtes, le dimanche suivant.

On n'entendait plus parler que de cela dans la cour. Et l'on disait que la poule faisait bien des embarras pour se décider, qu'elle avait toutes les chances, et que pourtant elle ne valait pas mieux qu'une autre, et patati, et patata. Enfin, toutes paroles de jalousie que les autres poules lançaient, parce qu'elles étaient sûres d'avance que ce serait le chanteur qui serait choisi, lui qui savait si bien dire : « Bonjour, pousin à moi ! »

*Poule qui chante,
Vache qui imite le taureau,
Femme qui siffle :
Signes de querelle.*

*Li dimègne d'après, i fève on bon
p'tit solu bin djoyeux, et totes lès
poyes, lès canes, et lès autès bièsses
estit totes arâ l'ancène — sâf ine
vige grise poye qu'esteût d'moreye e
poli po plorer a si âhe, la qui l'ita-
lyin n' l' aveût nin volou marier.*

*Elles estit totes rassonlèyes, et li
poye di Chine alève dire qui qu'èle
tchsihève.*

*L'italyîn, qu'esteût sûr d'esse li
fi, si l'neve tot sûr, et tchanteve a
s'alouwer l' lince.*

*Li vis Cadèt, lu, s'aveût mètou
èri d' lu, po n' nin avu l'olèye de
bouhi l' cou à haut si rivâl qui fève
tant di s' bêche.*

*Tot d'on còp, à moumint qui
l' poye alève djâser, on-z-oya ine
brèyâde sins parèye.*

*Totes lès bièsses dârît d'vins lès
stâs, d'vins l' poli, et mohone, tos
costès po s' mète a houte.*

*C'esteût on mohè qui v'neve di
s' lèyi toumer so lès vins del poye di
Chine, et qui sayève del touwer à
pus vite divant d' l'èpicèrter.*

*Et, arou s' bêche et sès sporons,
sol tims qui l' poyète is' savève tot
près d' Champagne, li bateù tina
tièsse à mohè, qui fourit bin oblidji
d'enne aler les pates vides et tot
honteûs di s' veûy bate d'on coq.*

*Ine diméye heure après, quand
lès bièsses avît l' corédje di s' risquer
èl cœur, on r'trova l' chanteù Ita-
lyin tot malâde di sogne — et l' vis
Cadèt qui carèssive li p'tite poye di
Chine qui s'aveût décidé por lu.*

*Et l' pus bê de djeû, c'est qu'i-n-
ava pus nole poyète qui vola marier*

Le dimanche suivant, il faisait un bon petit soleil bien gai, et toutes les poules, les canes et les autres bêtes étaient sur le fumier — sauf une vieille poule grise, restée dans le poulailler à pleurer parce que l'italien n'avait pas voulu l'épouser.

Elles étaient toutes rassemblées, et la poule de Chine allait dire qui elle choisissait.

L'italien, qui était sûr d'être le chéri, se tenait tout fier, et chantait à s'user la langue.

Le vieux Cadet s'était éloigné de lui, pour ne pas avoir l'idée de renverser son rival qui faisait tant de son bec.

Tout à coup, au moment où la poule allait parler, on entendit une criaillerie sans pareille.

Toutes les bêtes se précipitèrent dans les étables, le poulailler, la maison, partout, pour se mettre à l'abri.

C'était un épervier qui venait de se laisser tomber sur le dos de la poule de Chine, et qui tâchait de la tuer au plus vite avant de l'emporter.

Tout à coup, Cadet se lança sur lui comme un éclair. Et, avec son bec et ses éperons, pendant que la poulette se sauvait près de Champagne, le combattant tint tête à l'épervier, qui fut obligé de s'en aller les pattes vides et tout honteux de se voir battu par un coq.

Une demi-heure après, quand les bêtes eurent le courage de se risquer dans la cour, on retrouva le chanteur tout malade de peur — et le vieux Cadet caressant la petite poule de Chine qui s'était décidée pour lui.

Et le plus beau de l'histoire, c'est qu'il n'y eut plus de poulette qui

*l'chanteû, — malgré qu'i d'here si
bin : « Bondjoû, payon !... »*

*Li pauve coq chanteû fourit-st-
oblidji di d'morer djûne home tote
si vije.*

*Et come on djoû i s'plindere a
Champagne di s'mâleur, c'ial li
responda :*

*— « Haw ! haw ! c'est bin fait :
ti fêve trop d' tes imbaras avou
t' musique !... »*

voulût épouser le chanteur — quoi
qu'il dit si bien : « Bonjour, pous-
sin !... »

Le pauvre coq chanteur fut obligé
de demeurer garçon toute sa vie.

Et comme un jour il se plaignait à
Champagne de son malheur, celui-ci
lui répondit :

— « Haw ! haw ! c'est bien fait :
tu faisais trop de tes embarras avec
ta musique !... »

Ramioul en Bas-Candroz, 1894.

FRANÇOIS-J. RENKIN



Dessins de George KOISTEN.



Nécrologie

François-J. RENKIN

Wallonia vient de perdre inopinément un de ses anciens et précieux collaborateurs, qui était resté son ami fidèle, François-J. RENKIN, décédé le 17 février, en sa maison de Ramioul, à l'âge de trente-trois ans.

François RENKIN, à peine au sortir de la prime jeunesse, s'était montré doué des plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur. Très lettré, il s'intéressait passionnément à la Littérature et aux plus hautes productions des Arts. Il partageait néanmoins ses loisirs entre la satisfaction de ces goûts élevés, et le soin des relations charmantes qu'il entretenait au village avec les paysans dont il estimait profondément la vie simple, la rude franchise, le parler pittoresque et les mœurs loyales. Il aimait autour de lui le mouvement, l'exubérance, et le bruit des bons rires. Mais, pour qui l'observait de très près, il avait la gaieté courte, avec un peu de rêve, un peu de timidité aussi. Derrière les fusées de ses plaisants propos, on sentait une âme tendre, pleine de sentiments délicats, encline aux repliements. Et c'est, en effet, dans les mystères de la forêt voisine, comme aux heures de la vie recluse en pleine intimité des siens, qu'il goûta les plus douces joies de sa courte existence.

Tant que sa quiétude d'esprit ne fut pas atteinte par les premiers symptômes et les lents progrès du mal qui devait naguère si brusquement l'emporter, RENKIN donna, par des travaux littéraires et des collaborations très remarquées, libre cours à son amour pour la vieille langue et à son goût très averti pour le folklore.

Il préparait de longue main un recueil de contes dont on n'a connu que quelques-uns, suffisants néanmoins pour révéler un talent de tout premier ordre. Ces œuvres, qui ont paru deci delà, ne brillent pas seulement par la pureté de la forme. RENKIN écrivait en une belle langue très aisée, claire, expressive, pittoresque. Son

style se distingue encore par des qualités originales de fine observation, d'analyse, et d'invention qui l'avaient mis du premier coup en vedette parmi nos écrivains les plus réputés.

Grand admirateur, notamment de l'œuvre de Flaubert et de Maupassant, si quelque côté de son tempérament le disposait à goûter tout ce que l'art de ces Maîtres a de douloureux, RENKIN se persuadait néanmoins qu'une littérature inspirée de notre beau pays ne devait emprunter à leur méthode qu'un objectivisme résolu. C'est à la réaction inévitable de la nature agreste et plantureuse dans laquelle vivait notre ami, sur son propre tempérament intime, plutôt rêveur et finalement un peu triste, que l'on doit de ne compter de lui que quelques proses, définitives toutefois, et suffisantes pour faire apprécier, nous l'avons dit, une vision très personnelle et un art discret et séduisant.

C'est entre les années 1893 et 1896 que se marqua son passage dans les lettres. RENKIN fonda avec nous et dirigea une gazette wallonne, *Li Mestré*, qui est encore considérée comme un modèle, et dont les 52 n^{os} forment une curiosité à la fois littéraire et bibliophilique.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la collaboration distinguée de François RENKIN aux quatre premières années de *Wallonia*.

Ce qu'ils ne savent point, et qu'il nous convient de révéler, c'est que RENKIN, par une intervention spontanée, sauva, fin 1894, notre Revue d'un déficit mortel. Il fut plusieurs fois question, entre nous, de ce prêt; mais notre ami ne voulait accepter qu'un remboursement facile à la Revue elle-même, et il écartait à cet égard toute proposition d'arrangement. Le jour où, il y a cinq ans, nous fûmes en mesure d'en finir, il abandonna les intérêts de la somme prêtée, en faveur d'une œuvre aux progrès de laquelle il n'avait cessé de s'intéresser.

La nouvelle de la mort de RENKIN nous surprit juste à l'heure où l'on mettait en pages le joli conte de lui que l'on a lu plus haut.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous nous rappelons tant d'heures passées dans l'intimité cordiale de ce jeune homme qui manifestait une si grande élévation d'esprit et des qualités d'âme si caractéristiques.

À côté de ceux qui, l'ayant bien connu, saluent unanimement sa mémoire avec des regrets pleins de cordiale estime, on comptera tous les Wallons qui l'ont approché. Car tous l'ont aimé comme un des hommes en qui l'on reconnaît sur l'heure un esprit d'élite et un cœur fraternel.

O. C.



LETTRES FRANÇAISES

- BERIBLOCK, Maurice. *L'Atelier*. Paris « la Revue manvè » 1905. In-8°, 40 p. Prix : fr. 0-75.
- BODSON, Félix. *Pierrot millionnaire*, comédie en 1 acte. *L'Écrivain public*, comédie en 2 actes, en vers. Liège, Math. Thone; Bruxelles, « Le Thyrsè », 1905. In-8°, 130 p. Prix : 2 francs.
- BONJEAN, Albert. *Légendes et profils des Hontes Fagnes. Autour de la Bi-raque Michel*. Verviers, Ch. Vinche, 1905. In-8°, 253 p. 1 planche et gravures. Prix : 2 francs.
- JEANGOUT, Joseph. *La Chanson de l'Ardenne*. Bruxelles, Schepens, 1905. In-8°, 40 p. Prix : 1 franc.

- LEJEUNE, Honoré. *Croquis spadois et beccitois*. Verviers, Office international de Publicité, 1905. In-8°, 57 p. Prix : 1 franc.
- LEJEUNE, Honoré. *L'Esprit qui cit, le Cœur qui pleure*. Verviers, id., 1905. In-8°, 97 p. Prix : Fr. 2-50.
- LIEBRECHT, Henri. *Les Fleurs de soie*. Paris, Sansot, 1905. In-8°, 198 p. Prix : Fr. 3-50.
- URRAIN, Fernand. *Poèmes fereents*. Liège et Paris, « l'Édition artistique », 1905. In-8°, 110 p.
- WALTHY, Léon. *Litanies à la Bien-Aimée*. Liège et Paris, id. In-8°, 103 p.

Il sera question ici surtout des écrivains français de chez nous. On peut, en effet, sans excès de particularisme, penser qu'il en est beaucoup, parmi nos poètes et nos conteurs, dont l'art est adéquat à leur race et au milieu dans lequel leur âme s'est épanouie. Et entre tous ceux de Wallonie on noterait certes des similitudes ou des analogies d'idéal, des simultanéités inconscientes de sensations. Ils se distinguent, on l'a dit maintes fois, par une émotivité très vive, une grâce légère et par ce reflet de l'âme qui se sent même sous l'image réaliste; ils ont encore le don d'émerveillement, le goût de mêler leur vie à celle des choses, la simplicité et la spontanéité avec une rare subtilité. On trouverait aussi en eux, où qu'ils habitent (car les hasards de l'existence les dispersent çà et là jusqu'en pleine Flandre ou jusqu'au cœur de Paris ou même de la Suisse), la persistance d'images bien wallonnes et la hantise du paysage patrial un peu gris et mélancolique.

Mais il n'est pas toujours aisé, dans la complexité des cerveaux contemporains, de discerner du premier coup les traits qui font qu'un artiste se rattache ainsi à un groupe ethnique bien déterminé. Il serait, d'autre part, bien téméraire d'affirmer que tous les écrivains wallons d'expression

française se gardent toujours des élégances somptueuses, du coloris parfois empâté ou du vague mysticisme de leurs émules de race flamande. Il faut compter avec les influences livresques et l'entraînement de l'imitation admirative. Aussi avons-nous dit qu'il sera traité ici surtout — et non exclusivement — de ceux de chez nous.

M. Henri Liebrecht est-il wallon ? Parfois, on le croirait, mais je ne sais s'il l'est. Ses deux parrains, Albert GIRAUD et Valère GILLE, sont l'un de souche thioise, l'autre d'origine romane. Et, comme eux, il est surtout, par goût, français et parnassien. Il subit impérieusement certaines influences ; il serait aisé d'indiquer celles qui se trahissent dans son recueil *Les Fleurs de soie*. D'ailleurs, il ne s'ingénie pas à cacher ses préférences et n'est-ce pas, par exemple, au maître des *Trophées* qu'il dédie ce sonnet, *Le Conquistador*, dont il lui emprunte non seulement le dessin mais même les rimes, si bien qu'on dirait d'une gageure ou d'un pur exercice de virtuosité ? De même, dans *Masque de Faune* ou *L'accueil hospitalier*, l'épigraphe nous avertit que l'inspiration fut trouvée dans Henri de Régnier. Mon Dieu, ce sont des fréquentations distinguées qu'affiche M. LIEBRECHT, j'en conviens ! Mais nous l'aimons mieux quand il se retire, loin de ses amis, dans sa rêverie personnelle et que, oubliant le monde mythologique, les paysages à la Watteau ou ceux en porcelaine du pays des laques, s'arrachant au songe hautain des autrefois et des par-delà, s'échappant enfin de la ronde folle et surannée des Pierrot et des Colombine, il regarde en lui-même pour nous dire simplement ses espoirs et ses désenchantements.

Pourquoi donc se guinde-t-il presque toujours en une attitude froide d'analyste désabusé, au lieu de laisser parler son âme et son cœur ingénument ?

Pourtant, quand il se livre, il trouve des accents pleins d'émotion communicative et il écrit, par exemple, ceci :

Pourquoi douter, pourquoi souffrir ? la vie est bonne.
Cueille aux arbres penchants les fruits mûrs de l'automne,
Apaises-en ta soif et calmes-en ta faim.
Le destin, qui te fut inclément, veut enfin
Accueillir ta jeunesse amoureuse et pensive
A l'ombre du verger que rafraichit l'eau vive
Des sources et dont l'air vibre au printemps vermeil...

Mais c'est presque une surprise quand on rencontre un peu de plein soleil et d'enthousiasme, de foi et d'amour — de jeunesse, en un mot — dans ce livre d'un tout jeune homme, mais d'un jeune homme qui semble porter déjà le poids d'une longue et triste expérience et qui se plaint, comme il le dit, à « filtrer entre ses doigts les cendres de son cœur » :

Chaque heure met en nous l'âme d'un souvenir ;
Cendres de notre amour, ces choses douloureuses
S'amassent lentement, tendres et lumineuses,
Au cendrier du cœur qui doit les contenir.

Puis l'oubli vient, l'amour est mort, le temps s'écoule ;
Ainsi qu'une pleureuse à l'air triste et lasse,
Tenant entre ses bras l'urne de mon passé,
L'Espérance s'éloigne au milieu de la foule.

Puis je ne sais plus rien sinon que j'ai souffert.
Devant moi l'avenir est largement ouvert ;
J'ai refermé mon cœur que le temps cicatrise.

Et quand plus tard j'évoquerai cette douleur,
Je sentirai, comme une poudre fine et grise
Filtrer entre mes doigts les cendres de mon cœur.

Voilà certes de beaux vers. Le livre de M. LIEBRECHT, qui naguère nous donna, en collaboration avec M. Ch. MORISSEAU, *Miss Lili*, une comédie d'un heureux parisianisme, le livre de M. LIEBRECHT, dis-je, est plein de beaux vers. Le métier n'a plus pour lui de secret, et, par la pureté de la langue et un souci de constante impeccabilité, le poète des *Fleurs de soie* s'atteste d'emblée et, comme par prédestination, le digne disciple de ceux qu'il a choisis pour maîtres. Mais, pour Dieu ! qu'il laisse davantage « bondir » et même crier « son cœur ». Il est assez artiste pour revêtir de beauté ses élans les plus ardents, les plus passionnés. Et il nous donnera alors un poème tout palpitant de vie dans sa forme harmonieuse, et vraiment humain.

C'est ainsi, avec son cœur, ou mieux avec sa sensibilité parfois un brin mièvre mais bien wallonne, et avec ses nerfs, que M. Léon Wauthy a écrit ses *Litantes à la Bien-Aimée*.

Eh ! dira-t-on, sans doute, un peu plus d'art ici ne serait point pour ôter nécessairement aux fruits de la sensation première, de la pure impression qu'on exprime, leur velouté ni leur saveur. Mais le vers est facile et chantant, il est gracieux et tendre comme les sentiments qu'il veut rendre ; il lui arrive aussi d'être nonchalant et alangui, comme le sont les corps las d'amour... Car c'est l'Amour, et rien que lui qui inspire M. WAUTHY. Il le chante avec une âme païenne, comme il convient de chanter ce Dieu pathétique. Mais, d'autres fois, il se souvient de Baudelaire ou de Verlaine et de leur perversion sensuelle. Il note alors des frissons inouis et troublants, des pâmoisons saphiques, il évoque de rouges luxures, il respire des fleurs d'impudicité. Mais rien qui choque dans les mots, jamais ; la gaze du verbe ici sauve la situation, et c'est de l'art cela.

Il dit toute la douceur des baisers, l'intimité des soirs, les rideaux bien clos, sous le clair regard de la lampe, ou des matins, quand la chambre est encore rêveuse et sommeillante, ou aussi de ces déclinés du jour, de ces crépuscules lourds et nostalgiques, où l'on ressent le tourment de ne pouvoir se donner et où l'air tiède, qui parfume et caresse, fait qu'on a le désir

De se baiser soi-même !...

Le soir revêt pour notre poète des nuances à l'infini. Il a des trouvailles d'expressions, dont on ne sait pas toujours si elles sont ingénues ou recherchées à outrance, mais qui sont souvent exquises. Il écrit :

A petits pas de loup, la nuit s'en vient
Mettre le front à la fenêtre...

ou bien, tout en amoureux, soupire :

Il fait baiser...

Mais il ne faut pas que cela tourne au procédé. Or, je relève, dans le même ton :

Il fait pur, il fait tendre, il fait vague, il fait bon...

Parfois de longs adjectifs alourdissent les vers, encombrants dans leur insignifiance :

Tu venais lentement, radieusement nue...
A quoi bon, ô mon âme, inquiètement usée...

C'est dommage ; ce sont là négligences auxquelles la facilité incite trop souvent de jeunes poètes. M. Wauthy ne s'en est pas gardé assez et il en est une foule d'autres qui compromettent la bonne tenue ou l'harmonie de ses poèmes.

Faut-il parler de la philosophie de M. WAUTHY ? Elle se résume dans le « Carpe diem » horatien :

... cueille tendrement la rose épanouie
Dont le parfum expire en ta main réjouie
Ignore l'avenir et les vains lendemains.
Pare ton cœur de lys et ton front de jasmins ;
Souris à l'heure douce, un œillet à la bouche,
Et sois l'Heureux que rien n'apeure et n'effarouche :
Car toute chose arrive ainsi qu'il est écrit :
L'oiseau chante, le ruisseau court, la fleur fleurit,
Et la mort nous attend comme une bonne amie,
— Que nous ayons souffert ou joui de la vie !

L'auteur des *Litanies à la Bien-Aimée* est certes l'un des mieux doués parmi nos jeunes artistes du vers français, je veux dire par là qu'il est servi par une vraie et fine sensibilité de poète et qu'il a le don de voir et d'exprimer en images. Il lui manque d'être plus maître de la langue et du métier rythmique. Moyennant quoi, il pourra chanter, pour notre plus grand plaisir esthétique, l'éternelle chanson de l'amour ou... des amours.

N'est-il pas un peu tard pour parler des *Poèmes fervents* de **Fernand Urbain** ? On y trouve de jolis croquis et d'ardentes aspirations, que vivifie cette âme des choses en laquelle les nôtres, disions-nous, communient mystérieusement. Ainsi cet après-midi d'automne :

Rester seul au vieux parc où l'âme des clartés,
Ainsi qu'un vol perdu d'insectes, se fusionne,
et n'être plus pour un instant qui s'abandonne,
qu'une pensée confuse et qu'une volupté

Et dans l'azur liquide, être aussi loin que l'air
et promener des pas sans but dans les allées,
sans qu'il soit autre chose en vous qu'une fumée
qui se perd dans ce vertige des Éthers...

M. Honoré Lejeune nous donne ses *Croquis spadois et verviétois*, une cinquantaine de pages d'une écriture élégante, qui furent ciselées, nous dit-il, « au bruit chuchoteur » des sources d'une douce vallée où « son cœur d'adolescent s'est ouvert pour la première fois au vaste amour de la Nature. » Ce sont des « crayons », des esquisses, quelquefois un peu flétries, où s'enchâssent maintes réminiscences poétiques. Mais parlons plutôt du livre de vers que nous envoyait, au printemps dernier, ce poète tout jeune et tout vibrant de son juvénile lyrisme : *L'Esprit qui rit et le Cœur qui pleure*. Ces tableaux idylliques, ces impressions, ces rêveries de la vingtième année, ces évocations de jadis, ces effusions sentimentales ont un agrément délicat. L'auteur a de la couleur et du rythme ; il sait habilement camper son vers, ne dédaignant pas quelque virtuosité de métier. Certes, il n'est pas toujours égal à lui-même, il est peut-être plus poète qu'artiste ; voici des gaucheries, des dissonances ; mais voici aussi de la grâce, de la fraîcheur. Voici même je ne sais quelle gravité un peu triste, avec une ombre de pessimisme qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer ici :

Ce que je cherche en vous, Femmes, sans vous le dire,
Lorsqu'à vous posséder je me trouble et soupire,
Ce n'est pas « Vous » oh non ! ni vos étreintes, mais

C'est le lointain reflet, l'image vague et pâle
D'une amante irréaliste, impossible, idéale
Que vos appâts mortels n'incarneront jamais.

N'allez pas croire que M. LEJEUNE repousse les amours. Il chante même le baiser de sa mie, chose ailée, qui s'envole toujours, qui s'en va après qu'on l'a savourée :

Oui, ton baiser s'en va. C'est bien pourquoi, ma mie,
Sur ta lèvre de feu je le cherche toujours

Oui, il y a de jolis vers chantants dans *L'Esprit qui rit et le Cœur qui pleure*.

Mais la palme revient, pour ce qui est du langage mesuré et rythmé, à **M. Félix Bodson**, qui s'est décidé à ouvrir ses portefeuilles, et qui a fait imprimer deux pièces sous une seule couverture : *L'Ecrivain public*, *Pierrot millionnaire*, deux comédies, auxquelles échurent d'ailleurs les

WALLONIA

ARCHIVES WALLONNES

D'AUTREFOIS, DE NAGUÈRE & D'AUJOURD'HUI

RECUEIL MENSUEL FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX et G. WILLAME

ET DIRIGÉ PAR

OSCAR COLSON

XIV

1906

LIÈGE

BUREAUX : 10, RUE HENKART

LIÈGE

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE, M. THONE
Rue de la Commune, 11 (Près St-Denis). — Téléphone 1814

1906